

LXXX VIE DE M. PASCAL.

copie que celle qui fut faite pour l'impression : ce qu'on ne fut que six mois après que la chose fut trouvée.

Cependant ses infirmités continuant toujours, sans lui donner un seul moment de relâche, le réduisirent, comme j'ai dit, à ne pouvoir plus travailler, & à ne voir quasi personne. Mais, si elles l'empêcherent de servir le public & les particuliers, elles ne furent point inutiles pour lui-même; & il les a souffertes avec tant de paix & tant de patience, qu'il y a sujet de croire que Dieu a voulu achever par là de le rendre tel qu'il le vouloit, pour paroître devant lui : car durant cette longue maladie il ne s'est jamais détourné de ses vues, ayant toujours dans l'esprit ces deux grandes maximes; de renoncer à tout plaisir & à toute superfluité. Il les pratiquoit dans le plus fort de son mal, avec une vigilance continelle sur ses sens, leur refusant absolument tout ce qui leur étoit agréable : & quand la nécessité le contraignoit à faire quelque chose qui pouvoit lui donner quelque satisfaction, il avoit une adresse merveilleuse pour en détourner son esprit, afin qu'il n'y prît point de part : par exemple, ses continuelles maladies l'obligeant de se nourrir délicatement, il avoit un soin très-grand de ne point goûter ce qu'il mangeoit; &

VIE DE M. PASCAL. LXXXJ

nous avons pris garde que quelque peine qu'on prît à lui chercher quelque viande agréable, à cause des dégouts auxquels il étoit sujet, jamais il n'a dit, Voilà qui est bon; & encore, lorsqu'on lui servoit quelque chose de nouveau, selon les saisons; si on lui demandoit après le repas, s'il l'avoit trouvé bon, il disoit simplement : Il falloit m'en avertir devant, & je vous avoue que je n'y ai point pris garde : & lorsqu'il arrivoit que quelqu'un admiroit la bonté de quelque viande en sa présence, il ne le pouvoit souffrir : il appelloit cela être sensuel, encore même que ce ne fût que des choses communes; parce qu'il disoit que c'étoit une marque qu'on mangeoit pour contenter le gout, ce qui étoit toujours mal.

Pour éviter d'y tomber, il n'a jamais voulu permettre qu'on lui fît aucune sauce ni ragout, non pas même de l'orange & du verjus, ni rien de tout ce qui excite l'appétit, quoiqu'il aimât naturellement toutes ces choses. Et pour se tenir dans des bornes réglées, il avoit pris garde, dès le commencement de sa retraite, à ce qu'il falloit pour son estomac, & depuis cela il avoit réglé tout ce qu'il devoit manger : en sorte que, quelque appétit qu'il eût, il ne passoit jamais cela; & quelque dégout qu'il eût, il falloit qu'il le mangeât : &

Ixxxij VIE DE M. PASCAL.

lorsqu'on lui demandoit la raison pour-  
quoi il se contraignoit ainsi, il répondoit  
que c'étoit le besoin de l'estomac qu'il fal-  
loit satisfaire, & non pas l'appétit.

La mortification de ses sens n'alloit pas  
seulement à se retrancher tout ce qui pou-  
voit leur être agréable, mais encore à ne  
leur rien refuser par cette raison qu'il  
pourroit leur déplaire, soit pour sa nour-  
riture, soit pour ses remèdes. Il a pris qua-  
tre ans durant des consommés, sans en té-  
moigner le moindre dégoût: il prenoit  
toutes les choses qu'on lui ordonnoit pour  
sa santé, sans aucune peine, quelque-  
difficiles qu'elles fussent: & lorsque je  
m'étonnois de ce qu'il ne témoignoit pas  
la moindre répugnance en les prenant, il  
se moquoit de moi, & me disoit qu'il ne  
pouvoit pas témoigner lui-même com-  
ment on pouvoit comprendre de la répu-  
gnance, quand on prenoit une médecine  
volontairement, après qu'on avoit été  
averti qu'elle étoit mauvaise; & qu'il n'y  
avoit que la violence, ou la surprise, qui  
dussent produire cet effet. C'est en cette  
manière qu'il travailloit sans cesse à la  
mortification.

Il avoit un amour si grand pour la pau-  
vreté, qu'elle lui étoit toujours présente;  
de sorte que, dès qu'il vouloit entrepren-  
dre quelque chose, ou que quelqu'un lui

VIE DE M. PASCAL. Ixxxiiij  
demandoit conseil, la première pensée  
qui lui venoit en l'esprit, c'étoit de voir  
si la pauvreté pouvoit être pratiquée. Une  
des choses sur lesquelles il s'examinoit  
le plus, c'étoit cette fantaisie de vouloir  
exceller en tout, comme de se servir en  
toutes choses des meilleurs ouvriers, &  
autres choses semblables. Il ne pouvoit en-  
core souffrir qu'on cherchât avec soin tou-  
tes ses commodités, comme d'avoir tou-  
tes choses près de soi; & mille autres cho-  
ses qu'on fait sans scrupule, parce qu'on  
ne croit pas qu'il y ait du mal. Mais il n'en  
jugeoit pas de même, & nous disoit qu'il  
n'y avoit rien de si capable d'éteindre l'es-  
prit de pauvreté, comme cette recherche  
curieuse de ses commodités, de cette  
bien-séance qui porte à vouloir toujours  
avoir du meilleur & du mieux fait; & il  
nous disoit que pour les ouvriers il fal-  
loit toujours choisir les plus pauvres & les  
plus gens de bien, & non pas cette ex-  
cellence qui n'est jamais nécessaire, &  
qui ne sauroit jamais être utile. Il s'écrioit  
quelquefois: Si j'avois le cœur aussi pau-  
vre que l'esprit, je serois bienheureux;  
car je suis merveilleusement persuadé que  
la pauvreté est un grand moyen pour faire  
son salut.

Cet amour qu'il avoit pour la pauvreté  
le portoit à aimer les pauvres avec tant

de tendresse, qu'il n'a jamais pu refuser l'aumône, quoiqu'il n'en fit que de son nécessaire, ayant peu de bien, & étant obligé de faire une dépense qui excédoit son revenu, à cause de ses infirmités. Mais lorsqu'on vouloit lui représenter cela; quand il faisoit quelque aumône considérable, il se fâchoit, & disoit: J'ai remarqué une chose, que quelque pauvre qu'on soit, on laisse toujours quelque chose en mourant: ainsi il fermoit la bouche; & il a été quelquefois si avant, qu'il s'est réduit à prendre de l'argent au change, pour avoir donné aux pauvres tout ce qu'il avoit, & ne voulant pas après cela importuner ses amis.

Dès que l'affaire des carrosses fut établie, il me dit qu'il vouloit demander mille francs par avance sur sa part à des fermiers avec qui l'on traitoit, si l'on pouvoit demeurer d'accord avec eux, parce qu'ils étoient de sa connoissance, pour envoyer aux pauvres de Blois; & comme je lui disois que l'affaire n'étoit pas assez sûre pour cela, & qu'il falloit attendre à une autre année, il me fit tout aussi-tôt cette réponse: Qu'il ne voyoit pas un grand inconvénient à cela, parce que s'ils perdoient, il le leur rendroit de son bien; & qu'il n'avoit garde d'attendre à une autre année, parce que le besoin étoit

trop pressant pour différer la charité. Et comme on ne s'accordoit pas avec ces personnes, il ne put exécuter cette résolution, par laquelle il nous faisoit voir la vérité de ce qu'il nous avoit dit tant de fois, qu'il ne souhaitoit avoir du bien que pour en assister les pauvres; puisqu'en même-temps que Dieu lui donnoit l'espérance d'en avoir, il commençoit à le distribuer par avance, avant même qu'il en fût assuré.

Sa charité envers les pauvres avoit toujours été fort grande; mais elle étoit si fort redoublée à la fin de sa vie, que je ne pouvois le satisfaire davantage, que de l'en entretenir. Il m'exhortoit avec grand soin, depuis quatre ans, à me consacrer au service des pauvres, & à y porter mes enfans. Et quand je lui disois que je craignois que cela ne me divertît du soin de ma famille, il me disoit que ce n'étoit que manque de bonne volonté, & que, comme il y a divers degrés dans cette vertu, on peut bien la pratiquer en sorte que cela ne nuise point aux affaires domestiques. Il disoit que c'étoit la vocation générale des Chrétiens, & qu'il ne falloit point de marque particulière pour savoir si on y étoit appelé, parce que cela étoit certain; que c'est sur cela que Jesus-Christ jugera le monde; & que, quand on confi-

lxxxvj VIE DE M. PASCAL:

déroit que la seule omission de cette vertu est cause de la damnation, cette seule pensée seroit capable de nous porter à nous dépouiller de tout, si nous avions de la foi. Il nous disoit encore, que la fréquentation des pauvres est extrêmement utile, en ce que voyant continuellement les miseres dont ils sont accablés, & que même dans l'extrémité de leurs maladies ils manquoient des choses les plus nécessaires, après cela, il faudroit être bien dur pour ne pas se priver volontairement des commodités inutiles, & des ajustemens superflus.

Tous ces discours nous excitoient & nous portoient quelquefois à faire des propositions pour trouver des moyens de faire des réglemens généraux, qui pourvussent à toutes les nécessités; mais il ne trouvoit pas cela bon, & il disoit que nous n'étions pas appelés au général, mais au particulier; & qu'il croyoit que la manière la plus agréable à Dieu étoit de servir les pauvres pauvrement, c'est-à-dire, chacun selon son pouvoir, sans se remplir l'esprit de ces grands desseins qui tiennent de cette excellence, dont il blâmoit la recherche en toutes choses. Ce n'est pas qu'il trouvât mauvais l'établissement des Hôpitaux généraux: au contraire, il avoit beaucoup d'amour pour

VIE DE M. PASCAL. lxxxvij

cela, comme il l'a bien témoigné par son testament; mais il disoit que ces grandes entreprises étoient réservées à de certaines personnes que Dieu destinoit à cela, & qu'il conduisoit quasi visiblement: mais que ce n'étoit pas la vocation générale de tout le monde, comme l'assistance journaliere & particuliere des pauvres.

Voilà une partie des instructions qu'il nous donnoit, pour nous porter à la pratique de cette vertu, qui tenoit une si grande place dans son cœur: c'est un petit échantillon qui nous fait voir la grandeur de sa charité. Sa pureté n'étoit pas moindre, & il avoit un si grand respect pour cette vertu, qu'il étoit continuellement en garde pour empêcher qu'elle ne fût blessée, ou dans lui, ou dans les autres; & il n'est pas croyable combien il étoit exact sur ce point. J'en étois même dans la crainte; car il trouvoit à redire à des discours que je faisois, & que je croyois très-innocens, mais dont il me faisoit ensuite voir les défauts, que je n'aurois jamais connus sans ses avis. Si je disois quelquefois, par occasion, que j'avois vu une belle femme, il se fâchoit, & me disoit qu'il ne falloit jamais tenir ces discours devant des laquais, ni de jeunes gens, parce que je ne savois pas quelles pensées je pourrois exciter par-là en eux. Il ne pou-

lxxxvii] VIE DE M. PASCAL.

voit aussi souffrir les caresses que je recevois de mes enfans ; & il me disoit qu'il falloit les en défaccoutumer , & que cela ne pouvoit que leur nuire ; qu'on leur pouvoit témoigner de la tendresse en mille autres manieres. Voilà les instructions qu'il me donnoit là-dessus , & voilà quelle étoit sa vigilance pour la conservation de la pureté dans lui & dans les autres.

Il lui arriva une rencontre , environ trois mois avant sa mort , qui en fut une preuve bien sensible , & qui fait voir en même-temps la grandeur de sa charité. Comme il revenoit un jour de la Messe de saint Sulpice , il vint à lui une jeune fille d'environ quinze ans ( fort belle ) qui lui demanda l'aumône : il fut touché de voir cette personne exposée à un danger si évident : il lui demanda qui elle étoit , & ce qui l'obligeoit à demander ainsi l'aumône , & ayant su qu'elle étoit de la campagne , & que son pere étoit mort , & que sa mere étant tombée malade , on l'avoit portée à l'Hôtel-Dieu ce jour-là même ; il crut que Dieu la lui avoit envoyée aussi-tôt qu'elle avoit été dans le besoin ; de sorte que dès l'heure même il la mena au Séminaire , où il la mit entre les mains d'un bon Prêtre , à qui il donna de l'argent , & le pria d'en prendre soin , & de la mettre en quel-

VIE DE M. PASCAL. lxxxix

que condition où elle pût recevoir de la conduite à cause de sa jeunesse , & où elle fût en sûreté de sa personne. Et pour le soulager dans ce soin , il lui dit qu'il lui enverroit le lendemain une femme pour lui acheter des habits , & tout ce qui lui seroit nécessaire pour la mettre en état de pouvoir servir une maîtresse. Le lendemain il lui envoya une femme , qui travailla si bien avec ce bon Prêtre , qu'après l'avoir fait habiller , ils la mirent dans une bonne condition. Et cet Ecclésiastique ayant demandé à cette femme le nom de celui qui faisoit cette charité , elle lui dit qu'elle n'avoit point charge de le dire ; mais qu'elle le viendroit voir de temps en temps , pour pourvoir avec lui aux besoins de cette fille. Il la pria d'obtenir de lui la permission de lui dire son nom : Je vous promets , ajouta-t-il , que je n'en parlerai jamais pendant sa vie ; mais si Dieu permettoit qu'il mourût avant moi , j'aurois de la consolation de publier cette action ; car je la trouve si belle , que je ne puis souffrir qu'elle demeure dans l'oubli. Ainsi , par cette seule rencontre , ce bon Ecclésiastique , sans le connoître , jugeoit combien il avoit de charité & d'amour pour la pureté. Il avoit une extrême tendresse pour nous ; mais cette affection n'alloit pas jusqu'à l'attache. Il en donna une preuve

bien sensible à la mort de ma sœur, qui précéda la sienne de dix mois. Lorsqu'il reçut cette nouvelle, il ne dit rien, sinon, Dieu nous fasse la grace d'aussi-bien mourir; & il s'est toujours depuis tenu dans une soumission admirable aux ordres de la providence de Dieu, sans jamais faire réflexion que sur les grandes graces que Dieu avoit faites à ma sœur pendant sa vie, & sur les circonstances du temps de sa mort; ce qui lui faisoit dire sans cesse: Bienheureux ceux qui meurent, pourvu qu'ils meurent au Seigneur. Lorsqu'il me voyoit dans de continuelles afflictions pour cette perte que je ressentois si fort, il se fâchoit, & me disoit que cela n'étoit pas bien, & qu'il ne falloit pas avoir ces sentimens pour la mort des justes, & qu'il falloit au contraire louer Dieu de ce qu'il l'avoit sitôt récompensée des petits services qu'elle lui avoit rendus.

C'est ainsi qu'il faisoit voir qu'il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit; car, s'il eût été capable d'en avoir, c'eût été sans doute pour ma sœur, parce que c'étoit assurément la personne du monde qu'il aimoit le plus. Mais il n'en demeurait pas là: car non-seulement il n'avoit point d'attache pour les autres, mais il ne vouloit point du tout que les autres en eussent pour lui. Je ne parle pas de ces

attaches criminelles & dangereuses; car cela est grossier, & tout le monde le voit bien; mais je parle de ces amitiés les plus innocentes: & c'étoit une des choses sur laquelle il s'observoit le plus régulièrement, afin de n'y point donner de sujet, & même pour l'empêcher; & comme je ne savois pas cela, j'étois toute surprise des rebuts qu'il me faisoit quelquefois, & je le disois à ma sœur, me plaignant à elle que mon frere ne m'aimoit pas, & qu'il me sembloit que je lui faisois de la peine, lors même que je lui rendois mes services les plus affectionnés dans ses infirmités. Ma sœur me disoit là-dessus que je me trompois, qu'elle savoit le contraire, qu'il avoit pour moi une affection aussi grande que je le pouvois souhaiter. C'est ainsi que ma sœur remettoit mon esprit, & je ne tardai guères à en voir des preuves; car aussi tôt qu'il se présentoit quelque occasion où j'avois besoin du secours de mon frere, il l'embrassoit avec tant de soin & de témoignage d'affection, que je n'avois pas lieu de douter qu'il ne m'aimât beaucoup; de sorte que j'attribuois au chagrin de sa maladie les manieres froides dont il recevoit les assiduités que je lui rendois pour le défennuyer; & cette énigme ne m'a été expliquée que le jour même de sa mort,

qu'une personne des plus considérables par la grandeur de son esprit & de sa piété, avec qui il avoit eu de grandes communications sur la pratique de la vertu, me dit qu'il lui avoit donné cette instruction entre autres, qu'il ne souffrît jamais de qui que ce fût, qu'on l'aimât avec attache; que c'étoit une faute sur laquelle on ne s'examine pas pas assez, parce qu'on n'en conçoit pas assez la grandeur, & qu'on ne considéroit pas qu'en fomentant & souffrant ces attaches, on occupoit un cœur qui ne devoit être qu'à Dieu seul; que c'étoit lui faire un larcin de la chose du monde qui lui étoit la plus précieuse. Nous avons bien vu ensuite que ce principe étoit bien avant dans son cœur: car, pour l'avoir toujours présent, il l'avoit écrit de sa main sur un petit papier séparé, où il y avoit ces mots: » Il est » injuste qu'on s'attache, quoiqu'on le » fasse avec plaisir & volontairement: je » tromperois ceux en qui je ferois naître » ce désir; car je ne suis la fin de personne, & n'ai de quoi le satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra donc. Comme je serois coupable de faire croire une fausseté, quoique je la persuadasse doucement, qu'on la crût avec plaisir, & qu'en cela on me fit plaisir; de même

» je suis coupable, si je me fais aimer, & » si j'attire les gens à s'attacher à moi. Je » dois avertir ceux qui seroient prêts à » consentir au mensonge, qu'ils ne doivent pas croire, quelque avantage qu'il m'en revienne; & de même, qu'ils ne doivent pas s'attacher à moi: car il faut qu'ils passent leur vie & leurs soins à plaire à Dieu & à le chercher.

Voilà de quelle maniere il s'instruisoit lui-même, & comme il pratiquoit si bien ses instructions, que j'y avois été trompée moi-même. Par ces marques que nous avons de ses pratiques, qui ne sont venues à notre connoissance que par hazard, on peut voir une partie des lumieres que Dieu lui donnoit pour la perfection de la vie chrétienne.

Il avoit un si grand zele pour la gloire de Dieu, qu'il ne pouvoit souffrir qu'elle fût violée en quoi que ce soit: c'est ce qui le rendoit si ardent pour le service du Roi, qu'il résistoit à tout le monde, lors des troubles de Paris: & toujours depuis il appelloit des prétextes toutes les raisons qu'on donnoit pour excuser cette rebellion; & il disoit que dans un Etat établi en République, comme Venise, c'étoit un grand mal de contribuer à y mettre un Roi, & opprimer la liberté des peuples à qui Dieu l'a donnée: mais que,

dans un Etat où la puissance Royale est établie, on ne pouvoit violer le respect qu'on lui doit que par une espece de sacrilege, puisque c'est non-seulement une image de la puissance de Dieu, mais une participation de cette même puissance, à laquelle on ne pouvoit s'opposer sans résister visiblement à l'ordre de Dieu; & qu'ainsi on ne pouvoit assez exagérer la grandeur de cette faute, outre qu'elle est toujours accompagnée de la guerre civile, qui est le plus grand péché que l'on puisse commettre contre la charité du prochain: & il observoit cette maxime si sincèrement, qu'il a refusé dans ce temps-là des avantages très-considérables pour n'y pas manquer. Il disoit ordinairement qu'il avoit un aussi grand éloignement pour ce péché-là, que pour assassiner le monde, ou pour voler sur les grands chemins; & qu'enfin il n'y avoit rien qui fût plus contraire à son naturel, & sur quoi il fût moins tenté.

Ce sont là les sentimens où il étoit pour le service du Roi: aussi étoit-il irréconciliable avec tous ceux qui s'y opposoient. Et ce qui faisoit voir que ce n'étoit pas par tempérament, ou par attache à ses sentimens, c'est qu'il avoit une douceur admirable pour ceux qui l'offensoient en particulier: en sorte qu'il n'a jamais fait

de différence de ceux-là avec les autres; & il oublioit si absolument ce qui ne regardoit que sa personne, qu'on avoit peine à l'en faire souvenir; & il falloit circonftancier les choses. Et comme on admiroit quelquefois cela, il disoit: Ne vous en étonnez pas, ce n'est pas par vertu, c'est par oubli réel, je ne m'en souviens point du tout. Cependant il est certain qu'on voit par-là, que les offenses qui ne regardoient que sa personne, ne lui faisoient pas de grandes impressions, puisqu'il les oublioit si facilement; car il avoit une mémoire si excellente, qu'il disoit souvent qu'il n'avoit jamais rien oublié des choses qu'il avoit voulu retenir.

Il a pratiqué cette douceur dans le pardon des choses désobligeantes, jusqu'à la fin; car, peu de temps avant sa mort, ayant été offensé sur un article qui lui étoit fort sensible, par une personne qui lui avoit de grandes obligations, & ayant en même-temps reçu un service de cette personne, il la remercia avec tant de complimens & de civilité, qu'il en étoit excessif: cependant ce n'étoit pas par oubli, puisque c'étoit dans le même temps; mais c'est qu'en effet il n'avoit point de ressentiment pour les offenses qui ne regardoient que sa personne.

Toutes ces inclinations, dont j'ai re-

marqué les particularités, se verront mieux en abrégé par une peinture qu'il a faite de lui-même dans un petit papier écrit de sa main en cette maniere.

» J'aime la pauvreté, parce que JESUS-  
 » CHRIST l'a aimée. J'aime les biens, par-  
 » ce qu'ils donnent moyen d'en assister les  
 » misérables. Je garde la fidélité à tout le  
 » monde. Je ne rends pas le mal à ceux  
 » qui m'en font; mais je leur souhaite  
 » une condition pareille à la mienne, où  
 » l'on ne reçoit pas le mal, ni le bien de  
 » la part des hommes. J'essaie d'être  
 » toujours véritable, sincère & fidele à  
 » tous les hommes, & j'ai une tendresse  
 » de cœur pour ceux que Dieu m'a unis  
 » plus étroitement; & soit que je sois seul,  
 » ou à la vue des hommes, j'ai en toutes  
 » mes actions la vue de Dieu qui doit les  
 » juger, & à qui je les ai toutes confa-  
 » créés. Voilà quels sont mes sentimens,  
 » & je bénis tous les jours de ma vie, mon  
 » Rédempteur qui les a mis en moi, &  
 » qui, d'un homme plein de foiblesse, de  
 » misere, de concupiscence, d'orgueil &  
 » d'ambition, a fait un homme exempt  
 » de tous ces maux, par la force de la gra-  
 » ce à laquelle tout est dû, n'ayant de moi  
 » que la misere & l'horreur.

Il s'étoit ainsi dépeint lui-même, afin  
 qu'ayant continuellement devant les yeux  
 la

la voie par laquelle Dieu le conduisoit,  
 il ne pût jamais s'en détourner. Les lu-  
 mières extraordinaires, jointes à la gran-  
 deur de son esprit, n'empêchoient pas  
 une simplicité merveilleuse, qui paroissoit  
 dans toute la suite de sa vie, & qui le  
 rendoit exact à toutes les pratiques qui  
 regardoient la Religion. Il avoit un amour  
 sensible pour tout l'Office divin, mais sur-  
 tout pour les petites-Heures, parce qu'el-  
 les sont composées du Pseaume cxvij,  
 dans lequel il trouvoit tant de choses ad-  
 mirables, qu'il sentoit de la délectation  
 à le réciter. Quand il s'entretenoit avec  
 ses amis de la beauté de ce Pseaume, il se  
 transportoit de telle sorte, qu'il paroissoit  
 hors de lui-même; & cette méditation  
 l'avoit rendu si sensible à toutes les choses,  
 par lesquelles on tâche d'honorer Dieu,  
 qu'il n'en négligeoit pas une. Lorsqu'on  
 lui envoyoit des billets tous les mois,  
 comme on fait en beaucoup de lieux, il les  
 recevoit avec un respect admirable, &  
 il en récitoit tous les jours la sentence; &  
 dans les quatre dernières années de sa  
 vie, comme il ne pouvoit pas travailler,  
 son principal divertissement étoit d'aller  
 visiter les Eglises où il y avoit des Reli-  
 ques exposées, ou quelque solemnité;  
 il avoit pour cela un Almanach spirituel,  
 qui l'instruisoit des lieux où il y avoit des